

# I

**D**es années et des années à m'échouer contre les récifs d'une existence mouvementée, aussi bien en Europe qu'aux États-Unis ou en Amérique latine. Tout cela, en ce mois de juillet 1977, pour me conduire ici, à Keswick en Ontario, au camp d'été des Adventistes du septième jour dont le dogme semble répondre à mes aspirations spirituelles.

Par curiosité, je m'éternise dans le hall de réception, afin de voir arriver la délégation du Québec. Il y a longtemps que je n'ai rencontré des compatriotes.

Il s'avance. Ils sont quatre, mais je ne vois que lui. Un peu voûté, mais plein de prestance, dans la trentaine, il porte une courte barbe brune. Je le détaille jusqu'à ce que je croise ses prunelles d'un bleu qui me rappelle celui du ciel. Incapable de supporter son regard, je baisse les yeux.

Comment faire pour le rencontrer?

\*\*\*

Déjà une journée de passée. Faisant la queue à la cafétéria, je le vois poser son plateau sur une table. J'espère avoir la chance de m'installer en face de lui. Mon plateau à bout de bras, je m'avance. La place est libre mais au dernier moment je n'ose m'y installer.

Au lieu de ça, je m'assieds face à lui, mais une table plus loin, comme par hasard. Il m'adresse un signe de reconnaissance. Mon cœur bat. Il faut que je lui parle, je me décide:

– Tu viens du Québec, n'est-ce pas?

– Effectivement. Toi?

– J'y suis née, mais je roule ma bosse depuis un bout de temps...

– On dit que les voyages forment la jeunesse.

– Je ne sais pas...

– J'ai l'impression qu'on aurait des choses à se dire, aimerais-tu qu'on se rencontre tous les deux?

Il rayonne de bienveillance et n'aurait pu me faire une meilleure proposition. J'acquiesce avec empressement.

– Que dirais-tu de demain soir? me propose-t-il. D'ici là, avec toutes ces conférences, j'ai peur de ne pas avoir le temps.

– D'accord pour demain soir.

\*\*\*

Il m'attend comme prévu près du bâtiment des visiteurs. Nous nous serrons longuement la main. Une formidable énergie irradie de la sienne. Sur le coup, comme si je venais de me brûler, j'essaie de retirer la mienne, mais rien à faire; ma main reste attachée à la sienne par une force mystérieuse.

– Moi, c'est Roch, se présente-t-il.

– Et moi, Gabrielle.

– Comme l'ange! Eh bien bonjour, Gabrielle, ou plutôt bonsoir.

Tranquillement nous avançons le long d'un sentier qui mène à un monticule où nous nous asseyons. Les étoiles clignent dans la nuit et une légère brise joue

dans mes cheveux. Je me sens bien. Il semble plein d'attention à mon égard.

– Comme ça, hier, tu me disais que tu avais beaucoup roulé ta bosse?

– Pas mal...

– Tu ne veux pas me raconter?

– Il y a tellement à dire... Et toi?

– Moi, oh je crois que c'est très banal. Je suis resté au Québec, j'ai été marié, j'ai deux garçons et me voici séparé. Ajoute à ça la maladie et tu as les grandes lignes de mon existence.

– Peut-être que je veux en savoir plus que les grandes lignes... Tu me dis que tu as été malade, tu peux m'en parler, j'ai été infirmière.

– Infirmière! tiens, et où as-tu suivi ton cours?

– À Chicoutimi, je suis native de La Baie.

– Moi aussi je suis du Saguenay! de Rivière-du-Moulin.

– Et tu restes encore là-bas?

– Non, il y a longtemps que j'en suis parti. J'étais encore tout jeune lorsqu'on a déménagé en Abitibi. Puis, plus tard, je suis allé à Montréal où j'ai travaillé au Service des incendies, puis à Thetford-Mines où j'ai eu une shop d'ébénisterie et où j'étais conseiller municipal.

– C'est ta maladie qui t'a fait changer de métier? Qu'est-ce que tu avais?

– Quand j'étais jeune, j'ai reçu le sabot d'un cheval dans le ventre. Depuis ce jour-là, j'ai toujours eu des maux de ventre; enfin, jusqu'à ce que je subisse une vagotomie. Tu sais ce que c'est?

– Bien sûr! Le sectionnement du nerf pneumogastrique.

– Je vois que tu connais ton affaire. Ensuite j'ai subi un Billroth II...

– Ça, c'est le sectionnement de l'estomac et du duodénum.

– Bravo! Dans quel hôpital as-tu travaillé?

– D'abord à Chicoutimi, aux Urgences. Ensuite en France...

– En France! Tu as travaillé en France, pourquoi là-bas?

– C'est là que commence la longue histoire, mais, pour te résumer en quelques mots, disons que j'avais fait application là-bas car je devais me marier avec un garçon qui était vice-consul à Madrid...

– Madrid, c'est en Espagne, non?

– Oui, je sais, mais j'avais fait application en France de crainte que ça ne marche pas avec mon gars. Je ne voulais pas revenir dans la parenté, la queue entre les deux jambes, je voulais prouver que j'étais capable de vivre par moi-même.

– Si je comprends bien, tu ne t'es pas mariée avec lui?

– Non, pas du tout; le lendemain de mon arrivée à Madrid, je l'ai quitté après qu'il m'ait prévenue que lorsque nous serions mariés, il ne fallait pas que je m'imaginer qu'il puisse être fidèle lorsqu'il partirait seul dans des tournées d'ambassades.

– Bref, il te proposait un mariage... disons moderne?

– Moi, ce modernisme-là...

– Et tu es allée travailler en France?

– Oui, à l'Hôpital américain de Neuilly-sur-Seine.

– Et c'était comment en France?

– Comme ailleurs, on y distribue des tonnes de médicaments chimiques qui font souvent plus de dégâts que de bien. Du reste, c'est pour ça que j'ai donné ma démission; je ne pouvais plus me résoudre à distribuer

ces cochonneries-là tous les jours.

– Tu m’as l’air d’être très idéaliste.

– J’ai horreur de devoir faire le contraire de ce que je pense. Il me semble que c’est renier tout ce pourquoi on est là.

– Je suis tout à fait d’accord avec toi.

– Remarque bien que ça ne veut pas dire que j’ai toujours été une sainte, loin de là...

– Personne n’est parfait...

– Moi particulièrement...

– Tu peux me raconter si tu veux, tu n’as pas à avoir de gêne avec moi. Je crois qu’on est faits pour se comprendre tous les deux.

Cela me tente de tout lui dire, mais j’ai peur. Peur que mes révélations ne le détournent de moi. Et puis il y a quelqu’un derrière qui me gêne. Qui est cet impoli qui reste comme ça derrière nous sans se manifester? Je vais lui dire ma façon de penser...

Je viens de me retourner, mais je ne vois personne. J’ai beau fouiller les ténèbres, je ne vois rien. Roch pose sa main sur la mienne.

– Ne cherche pas, me dit-il, c’est une créature céleste.

– Tu... toi aussi tu l’as... sentie derrière nous?

– Bien entendu.

– Mais qui est-ce?

– Je viens de te le dire, Gabrielle...

Je ne sais que répondre. Ça doit être une farce. Pour qui me prend-il? Je veux en avoir le cœur net.

– Allez! dis-je en riant, c’est un de tes amis, il doit se cacher quelque part...

Je m’interromps car le regard qu’il m’adresse est empreint d’une grande souffrance. Comme si je l’avais blessé. Je ne crois plus qu’il s’agisse d’une plaisanterie.

– Quel personnage céleste? dis-je.

– J’ignore lequel, mais je crois qu’il est venu approuver notre rencontre, Gabrielle. Je crois que tous les deux nous allons faire de grandes choses.

Pourquoi, contre toute raison, est-ce que je crois ce qu’il vient de me dire? Je frissonne, non de crainte, mais d’exaltation. Je dois pourtant dire à Roch qui je suis vraiment.

– Je ne vois pas ce que je pourrais faire de grand, mon passé ne me permet pas de l’imaginer...

– Tu as été malheureuse, n’est-ce pas?

– Disons que ça n’a pas été rose tous les jours. Tiens, pour te donner un exemple, le jour de ma naissance mes parents m’ont laissée à la garde de l’orphelinat.

– Ils ne voulaient pas de toi?

– Ce n’est pas la raison, nous étions déjà beaucoup à la maison. Maman a été enceinte dix-huit fois. Elle n’avait plus la force de s’occuper d’un nourrisson. C’est pourquoi je suis restée trois ans à l’orphelinat.

– On ne se rend compte de rien à cet âge-là...

– Détrompe-toi, je me revois encore enfermée dans le placard tout noir parce que je ne voulais pas avaler mon gruau. (Je désigne mon front.) Tu vois cette cicatrice, là, au-dessus de mon arcade sourcilière, c’est une des sœurs de l’orphelinat qui m’a donné un coup de bâton, soi-disant parce que je pleurais.

– Je crois que nous avons tous à traverser nos épreuves. Là-bas, dans le fond de l’Abitibi, j’ai vu mon petit frère de dix-huit mois mourir d’une pneumonie dans les bras de maman, ça fait mal aussi... On se pose beaucoup de questions sur le sens de la vie et de la mort. As-tu jamais perdu un de tes proches?

– Papa. Il est décédé lorsque j’avais cinq ans. Je crois aujourd’hui que son départ m’a beaucoup marquée. Tu sais, lorsqu’un enfant manque de calcium en bas âge,

c'est durant toute sa vie que ses os en souffrent d'une façon ou d'une autre. C'est pareil pour l'affectivité...

Il me regarde et semble tout comprendre ce que je lui dis. Il s'intéresse à moi et je crois que, pour la première fois, mon corps en tant que tel n'a rien à voir dans l'intérêt qu'un homme porte à ma personne.

— Tu avais ta mère? me demande-t-il.

— À la maison, c'est papa qui faisait la popote et donnait son amour aux enfants. Je ne sais pas si tu pourras comprendre, mais quand j'étais petite, quand il était là, je m'imaginai parfois qu'un jour je dormirais serrée dans ses bras. Il était mon seul havre, et il est mort quand j'ai eu cinq ans, d'une pneumonie. Il y avait longtemps qu'il crachait le sang, mais ça ne l'empêchait pas de continuer son travail au terminal de la *Consolidated* à Port-Alfred. En plus de ça, comme je te l'ai dit, il s'occupait de presque tout à la maison. Et la nuit, comme si c'était pas assez, il distillait de l'alcool clandestin avec une grosse poche des environs. Inutile d'ajouter qu'il jugeait bon d'y goûter.

Roch hoche lentement la tête. Personne ne m'a jamais comprise comme lui le fait. Qui est-il? Je le lui demande de façon détournée.

— Est-ce que c'était aussi comme ça chez vous?

— Non, le père ne faisait pas la cuisine. De toute façon, on ne le voyait pas toujours. Il avait acheté une terre, mais comme c'est pas ça qui pouvait nourrir une famille, il devait aller travailler sur les chantiers dans le bois. Pendant ce temps-là, c'est moi et ma sœur aînée qui faisons les petits boulots autour de la maison, comme de corder le bois dans la shed, aller chercher l'eau au puits qui était à vingt mètres en arrière de la maison. C'est moi aussi qui vidangeais la catherine derrière le clos des cochons. Tu vois le genre...

— Très bien, chez nous, moi aussi je cordais le bois

et ramassais la cour...

– Tu ne m’as pas dit que chez vous vous étiez nombreux?

– Oui mais les plus vieux étaient partis, mes autres frères passaient par les maisons pour vendre des billets de loterie qu’imprimait ma mère – ça donnait droit à des saintes-vierges qu’elle achetait à Sainte-Anne-de-Beaupré –, mes sœurs, elles, s’occupaient des tâches ménagères; il ne restait que moi pour m’occuper des petits travaux autour de la maison. J’avais bien un frère cadet, mais il ne fichait rien. Physiquement il ressemblait à papa, et c’est peut-être pour ça qu’il est devenu le chouchou de maman. Il n’était même pas encore pubère qu’il pouvait fumer et boire de la bière à sa guise. Pendant ce temps-là, moi je fauchais l’herbe sur le terrain ou je rentrais le bois de poêle.

Roch se met à rire doucement. Je m’en étonne, qu’ai-je dit de drôle? Je le lui demande.

– Rien de drôle, répond-il, c’est juste que je viens de réaliser le besoin que l’on a de se confier l’un à l’autre. Tu ne ressens pas ce besoin de communier?

– Oui... Oui...

– Je suis content de t’avoir rencontrée, Gabrielle.

– Moi aussi.

– Mais je t’ai interrompue, tu disais que tu rentrais le bois...

– Il n’y a pas grand-chose à ajouter, sinon que j’aurais préféré être à l’intérieur avec mes sœurs.

– Tu ne l’as jamais dit à ta mère?

– Ma mère n’était pas une personne avec laquelle on pouvait communiquer facilement, c’était une personne prise dans le carcan étroit de la religion telle qu’elle se pratiquait autrefois. Et puis, pour des raisons que j’ignore, je crois qu’elle ne m’aimait pas beaucoup.

– C’est risqué de juger ses parents, peut-être était-

elle ainsi parce que, inconsciemment, elle s'en voulait de ne pas t'avoir gardée quand tu étais bébé.

– J'avais jamais pensé à ça comme ça.

– C'est pourquoi il est dur de juger. Le plus souvent l'on ne voit que ce que l'on veut voir. On ne veut pas accorder aux autres l'indulgence que l'on s'accorde à soi-même.

Cet homme est bon et perspicace, ses paroles me le prouvent. Dois-je m'ouvrir davantage à lui? Il me semble qu'il pourrait tout comprendre... Comment se fait-il que sa femme ait pu le quitter?

– Excuse-moi de changer de sujet, mais tu disais que tu étais divorcé?

– Je n'ai jamais été bon dans les affaires, mon commerce d'ébéniste engloutissait plus d'argent qu'il n'en faisait et je me sentais responsable de ma famille. Ça me torturait de penser que, par ma faute, ma femme et mes fils pourraient manquer de l'essentiel. Comme, de plus, ma maladie n'avait pas arrangé nos relations, j'ai préféré la laisser refaire sa vie. Dans le fond, elle sera plus heureuse avec un homme plus... comment dire, plus terre à terre. Comme je te le disais, la disparition de mon frère m'a amené à réfléchir sur le sens de la vie et de la mort; je suis plutôt mystique. Je ne me contente pas de l'à peu près, il me faut l'entier.

– Je suis comme ça aussi. J'ai toujours recherché l'absolu, et je dois admettre qu'en désespoir de l'atteindre j'ai parfois touché au pire.

– C'est de ce pire-là dont tu ne veux pas me parler?

– Disons que c'est plutôt gênant.

– Même vis-à-vis de moi?

– Avec quelqu'un d'autre, ça ne m'intéresserait pas du tout d'en parler, mais avec toi, ça me fait peur.

– Tu as peur que je te juge sévèrement?

— Il y a un peu de ça.

Il me sourit mystérieusement. Je crois savoir que je peux lui faire confiance. Je m'apprête à lui parler mais il pose son doigt devant mes lèvres.

— Tu sais, me dit-il, je ne suis pas comme tout le monde. Petit, je courais les bois pour parler avec les animaux. Je pouvais faire parler toute la forêt. À dix ans, contrairement aux autres, moi je demandai à servir la messe juste pour le plaisir d'être près de notre Créateur. Je te dis tout cela pour que tu te rendes compte que tu n'es pas obligée de te confesser à moi. Tu es libre, Gabrielle.

C'est vrai qu'il n'est pas comme les autres. N'importe qui m'aurait parlé de se confesser à lui, je lui aurais ri au nez. Roch est différent. Je ressens comme le besoin de m'en remettre à lui, de lui accorder toute ma confiance. Que fait-il ici?

— Je t'ai entendu parler hier contre le tabagisme, est-ce une lutte que tu comptes mener?

— À plein temps! Tu vois, autrefois je pouvais fumer deux paquets par jour, jusqu'à ce que je fasse une hémorragie abdominale. Aujourd'hui je suis heureux d'en avoir fini avec le tabac et je veux faire partager cette délivrance à ceux qui en sont encore prisonniers. Bien sûr, ce n'est pas une mission grandiose comme de répandre la Bonne Parole dans les pays d'Afrique ou autres, mais, comme on dit, ce sont les petits cours d'eau qui font les grands fleuves. Je sais que tu peux me comprendre puisque tu as toi-même abandonné un ouvrage parce qu'il entraînait en contradiction avec tes idées.

— Pour tout te dire, il faut aussi avouer qu'autrement j'aurais été congédiée, car, vois-tu, en plus du reste, j'avais commencé à faire comprendre aux autres filles qu'il serait bon de monter un syndicat.

— Il n'y en avait pas?

– Pas à cette époque en tout cas.

– C'était comment, là-bas?

– Comment t'expliquer?... Je suis arrivée à Paris, mes valises à bout de bras, en débarquant sur le quai de la gare d'Austerlitz. Rappelle-toi que je venais de casser avec mon fiancé, je ne ressentais aucune émotion à me trouver à Paris. Pressée d'arriver au terme de ce voyage éprouvant, sitôt sortie de la gare, j'ai hélé un taxi et me suis fait conduire directement à Neuilly. Le soir, enfermée dans ma chambrette de la résidence des infirmières, j'ai dû pleurer toutes les larmes de mon corps. Suffisamment en tout cas pour parvenir à me reprendre assez en main pour être capable d'affronter le lendemain. Même si je n'avais plus le goût de vivre, il fallait bien survivre. Puis le boulot a commencé. J'ai accepté de travailler sur un département sur lequel, en temps ordinaire, j'aurais refusé d'aller.

– Quel département?

– En médecine générale.

– Combien de temps as-tu travaillé là?

– Au moins sept mois. Tout ce que je voulais, c'était de gagner un revenu qui me permettrait de voyager pour essayer d'oublier. Avec le temps j'ai commencé à sortir un peu: Saint-Germain, le boulevard Saint-Michel, Montparnasse. Je m'attablais devant une sole meunière, un morceau de camembert, un carafon de vin et j'essayais de rassembler les morceaux déchirés de mon cœur; je regardais passer le flot anonyme des Parisiens.

– On dirait que t'as pas de misère à t'adapter aux nouvelles situations.

– C'est vrai que je m'adapte facilement et j'aime le monde également.

– As-tu réussi à oublier ta peine d'amour?

– Je me laissais absorber par le train-train de mon

emploi du temps: six jours de travail de douze heures et quatre jours de congé. Je passais la plupart de ces derniers à tourner en rond dans ma chambrette en essayant d'oublier. J'ignore comment cela s'est produit, mais je me suis mise à haïr Pierre – il s'appelait Pierre – avec la même force que je l'avais aimé. À tel point que j'en suis venue à souhaiter qu'il meure. Puis de là, à envisager son assassinat. Crois-moi ou pas, à force d'imaginer toutes les façons possibles de faire disparaître mon vice-consul, j'ai repris peu à peu goût à l'existence. Mais ce qui m'a sauvée réellement, et ça, je crois que tu vas me comprendre, ce fut, pendant la nuit, dans un songe, la visite d'un être de lumière. D'une stature très imposante, il se tenait debout face à moi. Me sentant toute petite, j'étais émerveillée par sa majestueuse prestance. Vêtu d'une ample tunique immaculée, il me tendait les bras et je ressentais un calme indéfinissable. Mon âme baignait de réconfort. Me disant qu'avec lui je serais bien à tout jamais, je voulus aller vers cet être mais, dès que j'ai eu fait un geste, il s'est évanoui dans la nuit. Au fil des années, il est resté dans mon esprit comme le remède unique à mes tourments.

– Je te comprends, très bien même. Tout à l'heure je te raconterai quelque chose de semblable. Mais continue, c'est intéressant.

Je lui souris. C'est la première fois que je me confie aussi totalement. Surtout à quelqu'un dont, il y a deux jours, j'ignorais totalement l'existence. Pour lui je continue.

– À partir de ce songe, j'ai récupéré, puis, abandonnant ma fixation, j'ai décidé de vivre et j'ai commencé par l'acquisition d'un *Guide Michelin*. À compter de ce moment-là, mêlant les amusantes Folies-Bergère, la richesse artistique du Louvre, la grandeur de l'Arc de Triomphe, les balades romantiques sur les bords de la

Seine, le surfait des Champs-Élysées, les frissons du bois de Boulogne, l'extase mystique lors d'un concert d'orgues à Notre-Dame, j'ai découvert quelques-unes des innombrables facettes de Paris. Puis j'ai étendu mon aire de visite à Versailles, je me suis enthousiasmée pour le château de Louis XIV. Il y a eu aussi la cathédrale de Chartres; là encore, ce fut l'extase. La lumière revenait.

– Tu as bien dû te faire des amis rapidement.

– Oui, disons que je commençais à entrer dans les conversations et à connaître mes compagnes de travail. C'est ainsi que j'en suis venue à me lier d'amitié avec Lisette qui est avec moi ici, je te la présenterai. C'est une Normande, de trois ans plus jeune que moi. Rapidement, nous sommes devenues des confidentes. Comme on s'était arrangées pour obtenir les mêmes congés, on est devenues également d'inséparables compagnes de voyage. Elle m'a introduit auprès de sa famille qui demeurait à Vire. Un jour, j'ai même été invitée aux noces de sa sœur où, sérieusement initiée au «trou normand», le calvados m'a un peu monté à la tête. Par la suite, elle m'a fait visiter le littoral de la Normandie, notamment les plages du Débarquement de 1944: Arromanches, Ouistreham, Sainte-Mère-Église où j'ai eu une pensée pour tous les jeunes gars d'Amérique qui s'y sont fait tuer avant même d'avoir touché le sol qu'ils venaient libérer. Une autre fois, à la suite de tant de célébrités, j'ai marché sur les planches de Deauville. Mais le Mont-Saint-Michel a gagné la palme dans les endroits visités.

– Un lieu mystique. Tu vois, Gabrielle, je crois que nous sommes faits de la même pâte.

J'acquiesce. Je suis certaine qu'il a raison. Autour de nous, la nuit semble retenir mon évocation de la France. Il continue:

— Après ma faillite, un peu avant mon divorce, j'ai été engagé comme gardien de nuit. Parfois, pour passer le temps et ma rage, car il faut te dire qu'à l'époque ça allait tellement mal que je songeais au suicide, à ce moment-là donc, j'avais pris l'habitude stupide d'aller au dépotoir municipal avec ma .22 pour descendre des rats. Ce jour-là, je regardais partout dans l'espoir de voir sortir un rongeur lorsque j'ai été attiré par un gros livre qui était en fait une bible. Qui avait pu jeter ça là? En tout cas... je m'approche, je me penche et le prends à la page qui est ouverte. La première chose que je lis c'est: «Remets ton sort à l'Éternel et Il t'aidera». Cette phrase était tellement faite pour moi que je suis allé m'asseoir sur un talus un peu plus loin et je me suis mis à lire le livre. C'est à partir de ce moment-là que j'ai senti augmenter mes forces spirituelles. Pour tout te dire, je me sentais appelé et c'est ainsi que peu de temps après je suis devenu adventiste, comme toi. Lorsque j'ai été baptisé, en janvier cette année à Montréal, j'ai ressenti un puissant courant me pénétrer. Comme j'en ai parlé au pasteur, il m'a dit qu'il avait également ressenti une forte énergie tomber sur ma tête et il a ajouté qu'une très grande mission m'attendait.

— Quel genre de mission?

Il hausse énigmatiquement les épaules, mais le sourire qu'il m'adresse tente de m'en dire plus long. Est-ce qu'après toutes ces années je rencontre enfin quelqu'un de bien, quelqu'un de fort? J'en suis persuadée, je veux le croire. Pour tout dire, j'ai envie de me confier complètement à lui, de m'en remettre à lui. Il pourra sûrement me guider. N'est-ce pas ce que tente de me dire son sourire?

— Et toi, me demande-t-il, comment en es-tu venue à ce camp d'été?

J'y pense et me demande si cela ne remonte pas à

ces jours de maladie à Puerto Arista. Dois-je le lui raconter au risque qu'il découvre ce que finalement j'ai été? D'un autre côté, s'il m'accepte après avoir appris dans quelle abysse je suis parfois descendue, alors je sais que je pourrai vraiment avoir confiance en lui.

– Je crois que tout a commencé lorsque je suis tombée malade au Mexique, à Puerto Arista...

– Puerto Arista?

– Oui: une petite station balnéaire de l'État de Chiapas, pas très loin de la frontière du Guatemala. Je vivais là depuis quelque temps avec un Américain et... mais laisse-moi te raconter comment ça s'est passé...

– Je suis là pour t'écouter.

– Il faut d'abord que je te parle de Richard. Ex-héroïnomane, il s'était séparé un an plus tôt et, laissant sa femme à Vancouver, il était rentré chez sa mère à Los Angeles pour entreprendre une cure de désintoxication. Réussissant à ne plus toucher à l'aiguille, il s'était trouvé un travail de soudeur, le temps de se remplir les poches en vue d'un long congé sabbatique qui lui permettrait de visiter du pays. Quand je l'ai rencontré, il avait définitivement abandonné l'héro et disait pouvoir trouver un dérivatif dans le chanvre indien.

Je sens le malaise de Roch quand je parle de drogue. Il devient nerveux, il gesticule des mains d'une façon inhabituelle.

– Avec lui j'entamais une longue période de *dolce vita*. Pour un temps nous avons passé nos journées nus sur la plage, entre quatre poteaux soutenant un drap nous abritant du soleil. Mais il devenait évident que notre présence à proximité devait être source de frustration pour un certain Chicoutimien – un homme que je venais de quitter pour Richard.

– Un ex-chum?

– Pas vraiment, c'était un homme marié de Chi-

coutimi avec qui je passais les vacances sans que sa femme le sache.

– Et toi, tu savais qu’il était marié?

– Je le savais...

– Continue.

– Tu me juges mal, hein?

– Pas du tout, Gabrielle.

– En tout cas... Richard me proposa d’aller me présenter à sa mère à Los Angeles. J’ai accepté sans hésitation. Avec lui, je me sentais bien et chaque jour était pour moi une nouvelle aventure. Après avoir dépassé la Sierra Madre, les villes coloniales, Guadalajara, Mazatlán, on a longé le Pacifique à travers le Sonora et franchi la frontière à Nogales. Là, on a jeté un coup d’œil aux superbes propriétés de Tucson avant de tourner à l’ouest dans un grandiose panorama montagneux jusqu’à San Diego dont la rade me coupa le souffle. Puis ça a été la super *Highway* remontant à L.A. La mère de Richard vivait à Pasadena. Elle ne s’est pas montrée particulièrement enchantée de faire ma connaissance. J’ignore si c’était parce que je parlais encore très mal l’anglais ou si elle regrettait que son fils s’engage si vite après avoir rompu avec la femme qui lui avait donné deux fils, ou encore parce qu’elle aurait peut-être préféré le garder pour elle.

– Peut-être que le courant ne passait pas entre vous deux, simplement.

– J’en sais rien. T’as probablement raison.

– Les femmes sont souvent comme ça.

– Mais nous ne devons pas beaucoup la déranger car la nuit nous couchions dans le camion sur le stationnement attendant à la maison et le jour nous allions nous prélasser à Long Beach en écoutant du Moody Blues. Pendant que lui tripait sur le corps des belles filles, moi j’admirais les beaux surfers blonds et

bronzés. Le midi, on avalait un taco et, pour digérer, nous pédalions jusqu'au mont Wilson qui domine Los Angeles.

– Comme au cinéma.

– Oui, tu peux le dire... Durant cette période, j'ai fait la connaissance de plusieurs de ses relations. J'ai vite compris que leur profession, si je puis m'exprimer ainsi, consistait à faire le trafic des stups. Du reste, suite à quelques-unes de ces rencontres, Richard a changé son campeur pour une voiture usagée et quatorze kilos de colombien rouge qu'il allait falloir traverser au Canada pour les revendre lors du Stampede de Calgary en 1975. Tout ça pour assumer les frais de déplacement afin de répondre à l'invitation au mariage de son ami d'enfance qui résidait à Sogamoso en Colombie. Je n'avais rien contre, je tenais à ce que cette belle vie continue, je ne voyais aucune raison pour que cela cesse.

– Je te comprends.

– Tu aurais fait pareil?

– J'aurais sûrement pas vendu de la drogue car j'ai toujours été contre, mais, avant de tomber sur cette bible, je crois que j'aurais pu faire n'importe quoi d'autre.

– Tu me rassures un peu. Toujours est-il qu'on a emballé la marchandise dans différents sacs de plastique et d'aluminium afin d'éviter toute odeur. On a démonté la banquette arrière de notre nouvelle voiture afin d'y dissimuler la marchandise, puis on a répandu un peu de poivre afin de dérouter le nez d'un éventuel chien renifleur. Et, un beau matin, on a emprunté la vallée de San Bernardino, en roulant vers le nord et en faisant les détours qui s'imposaient pour voir les parcs comme le Yosemite. Ensuite... comment te décrire le Grand Lac salé et les canyons d'Utah? Comment t'exprimer la beauté des paysages vierges du Yellowstone? Pourquoi

j'aurais critiqué les activités qui nous permettaient de vivre ça? Et aussi, je dois te le dire, j'ai toujours aimé l'idée de faire le contraire de ce qu'on me disait de faire. En fait, je crois que c'était encore plus tripant que la drogue elle-même.

– C'est exactement la réaction de l'ivrogne, en pleine euphorie, qui se demande pourquoi il devrait abandonner la bouteille.

– Exactement! Mais que veux-tu... Un peu avant la frontière, on s'est arrêtés dans un motel pour faire l'amour au cas où, et aussi pour passer une tenue plus *straight*. Il faisait très chaud quand on est arrivés au poste frontalier:

«Citoyenneté?» nous a demandé l'officier. «Américaine, répondit Richard, et mon amie est canadienne, du Québec.»

«Vous venez en visite?»

«Nous allons voir le Stampede à Calgary, on nous a dit que c'était formidable.»

«Des articles à déclarer?»

«Rien du tout.»

«Descendez de voiture s'il vous plaît.»

Le cœur battant, je me suis retrouvée dehors, et la sueur qui me coulait entre les omoplates n'était pas due à la chaleur. Je me voyais déjà derrière les barreaux.

«Pourrais-je voir vos papiers?» me demanda l'officier en même temps qu'il inspectait le coffre. Je lui tendis mon passeport. Le feuilletant, il désigna le tampon de la douane française à Orly.

«Vous êtes allée en France?»

«Oui, j'y ai travaillé. À l'Hôpital américain près de Paris. Je suis infirmière.»

«Oh! Infirmière...»

Cette déclaration a eu l'air de le rassurer. Souriant, il m'a rendu le document et nous a souhaité un bon

séjour. Soulagés, le cœur en fête, en chemin on s'est attardés à observer les chiens de prairie. De les voir faire, de savoir que nous avons passé le pire, tout cela nous portait à rire de tout et de presque rien.

– J'imagine...

– Oui. Notre première activité à Calgary a été de rechercher un petit meublé. Nous avons déniché une adresse dans le journal. C'était un sous-sol dont le propriétaire, un vieil homme veuf, nous a avoué qu'il nous trouvait sympa. Il nous a fait un clin d'œil un peu complice lorsqu'on lui a dit que nous venions de nous marier. Le prix avait du bon sens, le loyer était bien ventilé et les murs insonorisés. C'était l'appartement qu'il nous fallait.

Le réfrigérateur plein de manger, on s'est enfermés là, comme des jeunes mariés, et on s'est mis au travail. Ça consistait en premier lieu à épurer la marchandise, puis ensuite à subdiviser des portions de dix ou vingt grammes de marijuana que l'on emballait dans des *Ziplock*. Une fois ce travail terminé, on est allés se familiariser avec les divers lieux de réjouissance et lorsque les festivités ont commencé, nous étions prêts.

– Tu te sentais bien là-dedans?

– Bien sûr, c'était l'aventure et rien ne pouvait m'arriver.

– Tu risquais gros, pourtant.

– C'est vrai mais je n'en étais pas consciente totalement.

– Avez-vous réussi à tout vendre votre stock?

– Bien sûr, nous avons écoulé plus de sept cents sacs à travers le demi-million de spectateurs qui se pressent à ces festivités. Nos principaux clients étaient surtout des jeunes qui, pour célébrer au maximum, cherchaient à ajouter un peu de piquant à leur bière habituelle. Sitôt la clôture du Stampede, on est redescendus vers Los

Angeles, en passant cette fois par la 101 qui longe la côte du Pacifique. Au passage, on a vu les fjords et les cascades de l'État de Washington, la côte escarpée de l'Oregon où, une nuit, on a même entendu hurler des coyotes. Un peu avant San Francisco, au Point Reyes National Seashore, j'ai vu des centaines d'otaries qui nous dévisageaient avec leur sourire moustachu. J'ai vu aussi des énormes éléphants de mer, une colonie de pétrels qui piaillaient. Les orteils dans l'eau, assise sur un gros rocher découpé par l'océan, j'arrêtais pas de me dire que c'était vraiment «la belle vie». Et ce fut la magie de San Francisco, le Golden Gate où j'insistai pour m'arrêter, puis, dans le centre-ville, un splendide building en haut duquel tournait un restaurant d'où on distinguait toute la ville, Alcatraz qui m'a rappelé Al Capone, la pente abrupte des rues qui me faisait songer à Chicoutimi, qu'à présent j'appelle la petite San Francisco du nord.

– Ben dis donc, c'est tout un voyage que tu as fait là!

– C'est pas fini, c'est pas fini... À Los Angeles, on a dit bonjour à la parenté et on a filé, car nous avions une invitation pour la Colombie. «Revoiture», traversée de la moitié du continent: les cactus aguaró – tu sais, ceux avec des bras –, les champs de coton d'Arizona, les canyons calcaires du Rio Grande, puis San Antonio dont les canaux la font appeler la Venise américaine. C'est de là, après avoir passé deux jours chez un ami de Richard, qu'on a pris un vol pour Miami où on a fait escale quelques jours, histoire d'obtenir les visas et vaccinations avant de monter dans l'avion de Bogotá.

– On m'a toujours dit que la Colombie est un pays dangereux.

– Tu as raison, sitôt arrivés on a changé certaines habitudes. On a caché notre argent et nos chèques de

voyage entre les chaussettes et la semelle de nos souliers, on a enlevé nos montres, on a revêtu des vêtements de coton froissés; on ne voulait pas attirer l'attention. Puis, à travers des cages à poules et des paysans au regard farouche, on est montés dans un vieil autobus qui s'est enfoncé dans des chemins de montagne en direction de Sogamoso où l'on nous attendait pour un mariage. L'ami d'enfance de Richard nous a accueillis comme des princes. Étourdis, nous avons été présentés à la famille de la mariée et on a dû accepter quantité d'invitations où, une fois sur place, les contacts étaient restreints car tous ces gens ne parlaient que l'espagnol. Puis ce fut la noce, haute en couleur.

– C'était la belle vie.

– Quand on en parle comme ça, ça en a l'air. Je me disais même que l'amitié et quelques jours de travail à Calgary nous autorisaient bien des joies. Pendant trois semaines, on est restés dans ces montagnes. On se levait au chant du coq, on mangeait, pour déjeuner, des omelettes *ranchero* servies avec des pommes de terre aromatisées à la coriandre, puis nous passions nos journées en promenade dans les vallées et collines environnantes, en observant les lamas et les chèvres de montagne. On a même failli participer à une expédition en pirogue sur l'Amazone. Mais, comme on n'était pas préparés, on a décliné l'invitation. Nous avons appris plus tard qu'on avait eu tout à fait raison; les autres se sont retrouvés pendant des jours et des jours exposés sans répit à de véritables nuages de moustiques. Au lieu de ça, nous autres, au milieu de paysans à moitié «stone» par le mâchement de feuilles de coca, on se déplaçait dans les «autobus» locaux que t'aurais dû voir.

– Avez-vous visité la fameuse ville de Medellín?

– Oui, on s'est rendus d'abord à Boyacá et ensuite à Medellín puis un jour on s'est retrouvés à l'aéroport

Jose Maria Gordova pour monter à bord d'un petit cargo local qui ne m'inspirait pas trop confiance. Mais en vol, j'ai perdu mon inquiétude tellement j'étais sidérée par la contemplation des paysages enchevêtrés de plateaux, de plaines et de vallées enserrés dans la Cordillère. Moins d'une heure plus tard, nous sommes arrivés à Barranquilla d'où l'on exporte des quantités industrielles de cocaïne. Puis, après plusieurs sauts de puce à travers les pays d'Amérique centrale, on s'est retrouvés une nouvelle fois à Puerto Arista. Là, on a loué une petite maison d'adobe. On a pu enfin poser nos sacs à dos dans l'unique placard de cette demeure d'une seule pièce. Recommença alors notre vie de farniente: l'amour, la baignade, la cueillette des fruits dans les arbres qui parsemaient notre voisinage – cocos, bananes, amandes –, balade parmi les orchidées qui poussent en abondance dans l'État de Chiapas. C'était le paradis terrestre. Sauf qu'il arrivait parfois des incidents qui nous rappelaient à la réalité. Il y eut celui où si ç'avait pas été d'une puissante lame de fond qui me rejeta sur la grève, je me serais noyée au cours d'une baignade nocturne. Celui où, en me promenant seule en dehors des limites du village, un cavalier me prit en chasse; j'ai réussi à lui échapper après avoir couru je ne sais combien de kilomètres. Enfin... Comme tu dois le savoir, à force de n'avoir rien à faire on finit par s'ennuyer, c'est pourquoi un beau jour j'ai commencé l'étude de l'espagnol.

– Tu le parles?

– Pas si pire... je l'ai étudié d'une part dans les livres, mais d'autre part en me rendant au marché de Tónalá où je demandais le nom de tout ce que je voyais et m'essayais à marchander comme le font les gens du pays. Je devais avoir l'oreille car j'ai fait des progrès rapidement. Il y avait aussi les frivolités. J'aimais bien

exhiber mon corps sur la plage, le hachisch est entré dans ma vie afin, c'est ce que je me disais, de percevoir au-delà du naturel. Comme cette drogue douce n'est pas gratuite, nous en sommes venus à en faire la vente aux «gringos» de passage. Nous nous approvisionnions à Oaxaca, auprès d'une vieille femme qui cachait sa marchandise dans le meuble de sa machine à coudre. Il ne me déplaisait pas de flirter avec le danger, je n'imaginai pas que les flics puissent un jour nous intercepter et nous jeter dans un de leurs affreux cachots; aussi, pour moi, c'était comme faire un pied de nez à la société et cela avait une certaine saveur.

– L'attrait de l'aventure.

– C'est ça. Bref, nous nous installions. À tel point qu'on a été jusqu'à adopter un animal domestique. Un gros iguane que je promenais en laisse. Mais, un jour, il a disparu de son attache. Je crains qu'il ait été mangé par un de nos voisins.

– C'est bon?

– Il paraît... Cela dit, petit à petit le paradis devenait, comment dire... une sorte de purgatoire. Obstinée, je me fichais des conseils d'un «gringo» qui nous avait mis en garde contre l'eau du pays. Richard et moi nous disions que tout cela n'était que des histoires de Nord-Américains fragiles. De même, nous ne contrôlions pas la cuisson du porc dans les plats qu'un couple de nos amis mexicains nous apportaient à l'occasion. Cette insouciance n'a pas été sans effet. Ça a commencé par des coliques, puis la coloration de la peau; le beau bronzage dont j'étais fière est passé à un jaune brunâtre. Puis ce furent mes selles qui se décolorèrent. Plus inquiétant encore, on s'est aperçu que l'herbe flétrissait aussitôt aux endroits où Richard soulageait sa vessie. J'ai compris que nous devions avoir une hépatite. Rassemblant ce que je savais sur le sujet,

je nous ai prescrit de très longues siestes à l'ombre, une diète liquide et beaucoup de miel afin de suppléer au foie malade. Au bout d'un certain temps, les symptômes disparurent. Mais... car il y a souvent un mais, on s'est retrouvés avec un appétit démesuré. Sitôt un repas terminé, nous attendions avec impatience la jeune fille qui nous livrait chaque jour le «*pan frances*», le pain français, et nous nous dépêchions de l'engloutir. Peine perdue, nous avions toujours aussi faim. Nous étions devenus boulimiques et passions notre temps à manger ou à rêver de ce que nous pourrions manger. Je n'y comprenais rien, d'autant plus que nous maigrissions à vue d'œil. En me réveillant, une nuit, à force de me gratter l'anus, j'ai compris que nous étions les hôtes de parasites intestinaux.

— Ça prend de l'ail.

— Peut-être pour les vers qu'on peut attraper par chez nous, mais, là, le problème était plus sérieux puisqu'il était reconnu que même les médecins locaux étaient impuissants face à ce genre de maladie. En visitant les pharmacies, j'ai essayé de découvrir en espagnol comment nous pourrions nous soigner. La santonine ne fut d'aucun effet. Devant certaines douleurs diffuses, je me rendais compte que des larves devaient s'être déplacées dans nos muscles. Il fallait prendre les grands moyens, ça pressait. J'ai décidé de nous administrer des anthelminthiques toxiques afin de tuer les embryons dont je sentais la présence grouillante sous la peau de mes doigts. Et ils gagnaient la musculature des bras et des cuisses; nous ne pouvions même plus fermer l'œil. Je ne pesais plus que trente-huit kilogrammes lorsqu'on a pris le parti de gagner le Guatemala pour nous faire soigner dans une clinique réputée.

— Je gage que c'est là que tu as rencontré les Adventistes?